

Le melon

Mardi 6 septembre 2005

A La Chapelle, une poussette se hisse dans la rame. La petite passagère, entièrement vouée au rose – vêtements, sandales, paumes des mains et plantes des pieds –, m'adresse un sourire édenté. M'adresse, oui, comme à quelqu'un qu'elle se serait attendue à retrouver là. Un tel sourire se remarque. Dans le métro, avec les bébés, j'aime bien jouer au jeu muet du sourire. Mais c'est alors tout un cérémonial : il faut doucement solliciter, sourire d'abord en regardant l'enfant droit dans les yeux, le captiver, tisser de tacites liens, avant d'obtenir, fulgurant et fugace, le sourire attendu. Ici, rien de tel. Pas de jeu, ni d'attente, le sourire est offert d'emblée, gratuit, sans contrepartie. Elle est très belle, des yeux incandescents dans un visage finement modelé, d'un brun cuivré, poli aux pommettes et au front, le lichen ras des cheveux soulignant au plus près la forme parfaite du crâne. Ressemble, sans l'ombre d'un doute, à la grande femme mince, à la peau d'un noir plus sombre, enserrée dans un boubou brun-violet, qui tient la poussette. Il me brûle de dire quelque chose de mon admiration. Mais je me retiens, pressentant qu'une telle conversation paraîtrait incongrue dans un cadre qui invite plutôt à la réserve. Seuls les errants et délirants en urgence de liens osent passer outre le silence de rigueur.

A la station Barbès, je retrouve le duo au bout du quai devant l'ascenseur. La mère s'agace de mon obstination fébrile à presser le bouton : « il n'y a rien à faire, c'est-tau-to-ma-ti-que ! », Je ne peux m'empêcher pourtant de regarder à travers la cage de plexiglass si la cabine se décide à monter. Elle réexplique : « il y a juste à attendre ». Je dois lui paraître vraiment stupide, du moins stupidement pressée. Ce jugement négatif me pèse. Une fois dans l'ascenseur, je tente de le dissiper en faisant observer le compte à rebours qui s'affiche en rouge sur noir au-dessus de la porte restée ouverte : « il attend 25 secondes pour repartir ». Je n'obtiens même pas l'approbation laconique que je pouvais espérer. Mais le silence est rompu et la quatrième occupante de l'ascenseur en profite pour commenter le sourire de la petite qui de nouveau s'est épanoui : « tu as l'air bien heureuse de prendre l'ascenseur ! » Je reprends appui sur ce début de conversation : « Elle est vraiment très jolie, quel âge a-t-elle ? ». « Un an ; merci beaucoup ». La mère a daigné répondre, mais sans sourire. Je comprends mon erreur, que je commente : « oh, excusez-moi, je sais que les mamans n'aiment pas toujours qu'on fasse des compliments sur les bébés ; elles craignent que ça attire le

mauvais œil ». Acquiescement muet ; alors, rassurante, « mais vous savez, j'ai moi-même trois filles, alors je ne peux pas vouloir du mal à la vôtre ». Je m'avise trop tard de cette maladresse aggravée, et nous filons sans salut chacune de son côté, elle poussant le bébé, moi tirant mon caddie.

Du porche de mon immeuble, j'aperçois dans la cour une autre maman en boubou, orange celui-ci, berçant un tout petit. Sans doute sont-ils les chanceux bénéficiaires du « logement social » récemment implanté au rez-de-chaussée du bourgeois immeuble haussmannien. Je monte l'escalier sans passer par la cour. Puis je me ravise : s'impose à moi l'image du melon tombé la semaine dernière de la fenêtre de ma salle de bains dans la minuscule cour sur laquelle donne ledit logement. Éclaté, sans doute, graines éparpillées sur le sol et bientôt desséchées et collées, surcroît de tâche ménagère pour la nouvelle occupante. Je redescends, le prétexte d'un sac-poubelle à la main, avec le projet d'adresser la parole à cette future voisine, expliquer peut-être l'affaire du melon, proposer mes services pour le nettoyage, me présenter en tout cas. Mais une fois devant elle, ce qui me frappe, c'est la finesse de la tête du bébé reposant, endormie, sur la blanche dentelle de la collerette maternelle. La douceur duvetée de la peau noire tendue sur le crâne ovale invite à la caresse. Je parviens à retenir le geste, mais pas la parole : « quel magnifique bébé ! c'est un garçon ? ». Elle acquiesce, d'un vague sourire. Je constate que j'ai récidivé dans l'agression involontaire. Le sourire semble démentir l'idée d'agression, mais c'est un sourire contraint : peut-il en être autrement dans cette copropriété contrainte elle-même par décision municipale à faire une place aux pauvres, les contraignant eux-mêmes à se conformer jusqu'à l'invisibilité ? L'ovale éclaté du melon surimpose à la scène sa troublante image. Cette agression anticipée était-elle si étrangère au mauvais œil ?